

Prime éducation et principes behavioristes: Watson et l'art de modeler les enfants

Genevieve Paicheler¹

Directeur de recherche au CNRS, France

Le lien entre comportement et conditionnement n'est pas au fondement de l'élaboration initiale du behaviorisme tel que Watson le formule dans son manifeste (Watson, 1913). Ce n'est qu'à la fin de 1914, après avoir lu Bekhterev, que Watson commence à s'intéresser au conditionnement (Harris, 1979). C'est pourquoi, lors de l'adresse présidentielle devant l'*American Psychological Association* en 1915 (Watson, 1916), il fait de la réponse conditionnée un problème majeur du behaviorisme. L'année suivante, il élabore dans deux articles l'hypothèse selon laquelle les mécanismes de défense et les désordres psychiques pourraient être expliqués par la théorie du conditionnement (Watson, 1916, a, b et c). Ces hypothèses sont précisées un an plus tard: voulant démontrer qu'il est possible de placer les émotions humaines sous le contrôle expérimental, Watson et Morgan (1917) s'appuient sur un embryon d'opérationnalisation. Ils commencent à essayer de conditionner des enfants avec des stimulus de laboratoire analogues à l'éclair et au tonnerre. Après l'interruption de la guerre, Watson (1919) associe le comportement émotionnel de l'adulte à celui de l'enfant, les désordres étant liés à des conditionnements néfastes et précoces. Il ébauche aussi l'idée de la généralisation de la réponse conditionnée en citant le cas d'un enfant effrayé par un chien qui a peur de tout ce qui lui rappelle la fourrure. Durant la deuxième moitié des années 1910, la démarche de Watson se modifie sensiblement, de même qu'il évolue dans ses procédures de recherche en abandonnant les recherches sur les animaux et en utilisant, bien que sporadiquement, des enfants comme sujets d'observations exploratoires. Connaissant la réticence de Watson pour les sujets adultes telle qu'il la relate dans son autobiographie (1936) et son refus de l'introspection, on peut voir dans ce choix de jeunes enfants un moyen terme entre l'animal son sujet favori et l'homme: les enfants ne peuvent s'exprimer par le langage, donc ne peuvent s'introspecter. De surcroît, le choix de ces sujets lui permettait de sortir de l'isolement où était tenue la psychologie animale (O'Donnell, 1985) et de démontrer le caractère pratique de ses théories à des financeurs réticents à

1 CERMES, 201, rue de Vaugirard, 75015, Paris, France.

subventionner des recherches dont ils ne pouvaient percevoir les retombées concrètes.

LE CONDITIONNEMENT DU PETIT ALBERT ET SES DIFFÉRENTES VERSIONS

La célèbre expérience sur le “petit Albert” est la dernière que le fondateur du behaviorisme ait menée dans un cadre universitaire (Watson et Rayner, 1920). Durant sa mise en œuvre, Watson et sa collaboratrice tombèrent amoureux l’un de l’autre, ce qui entraîna le divorce de Watson, son remariage, et son renvoi de l’université Johns Hopkins en 1920. On peut faire l’hypothèse que ses censeurs auraient été moins sévères si Watson ne s’était pas trouvé dans une position que le radicalisme de ses positions comportementales et le rejet de la conscience rendaient relativement marginale. Marginalité encore accrue par ses origines sociales modestes et sudistes et une ambition étayée d’une rhétorique agressive.

Le petit Albert était le fils d’une nourrice du *Harriet Lane Home for Invalid Children*. Il est présenté comme un enfant en bonne santé et d’une grande stabilité émotionnelle. C’est pourquoi Watson et sa collaboratrice pensaient que l’expérience ne devait pas le perturber. Ils écriront plus tard que celle-ci peut sembler cruelle, mais qu’elle permettra d’élever harmonieusement des millions d’enfant (Watson, avec Watson, 1928, p. 45).

Dans une première phase, on vérifie que l’enfant ne présente pas de répulsion aux objets envers lesquels on veut induire un comportement négatif, et qu’un bruit fort constitue bien un stimulus désagréable pour lui. Puis, à onze mois et trois jours, on travaille à l’établissement des réponses émotionnelles conditionnées en associant un bruit assourdissant, obtenu en frappant avec un marteau sur une barre de fer derrière l’enfant, et la présentation d’un rat blanc. Selon les auteurs, le conditionnement semble établi dès la deuxième semaine, après neuf stimulations associées. Une semaine plus tard, on travaille au transfert de la réponse conditionnée sur un lapin, un chien, un manteau de fourrure, du coton, la chevelure d’un des observateurs. Toujours selon les auteurs, la généralisation de la réponse répulsive fonctionne et est confirmée une semaine après. La démonstration a alors lieu dans une salle de cours, devant quatre personnes. Le chien ne provoque tout d’abord aucune réaction négative, mais il se met à aboyer, ce qui provoque autant la peur de l’enfant que celle des observateurs. L’étude de l’effet du temps sur le conditionnement tourne court car Albert doit partir un mois après cette séance. On refait donc les tests à 1 an et 21 jours, avec un masque de Père Noël, un manteau de fourrure, un rat, un lapin. Les réactions sont bien atténuées, mais, pour les auteurs, le conditionnement persiste.

Le déconditionnement, le "détachement", demeure, lui, en suspens. Les expérimentateurs n'ont pas eu le temps de mettre au point une technique adéquate. Ils se contentent donc d'en envisager plusieurs: ils auraient utilisé soit l'habituation, par une "fatigue" du réflexe, soit le reconditionnement, "en associant le stimulus visuel à une stimulation tactile agréable sur les zones érogènes (les lèvres d'abord, puis les mamelons, enfin, en dernier ressort, les organes sexuels)" (Watson et Rayner, 1920, p. 12); ou en associant le stimulus négatif à des sucreries, ou enfin en utilisant l'imitation.

Ce qui frappe à la lecture de cette expérience, c'est la diversité des indicateurs qui sont censés signaler la réponse conditionnée: pleurs, chute sur le côté, frémissement, retrait de la main, mains placés sur les yeux, par exemple. De même, le caractère hétéroclite des objets choisis pour la généralisation de la réponse surprend.

Après la publication originale de l'expérience, Watson est réduit à écrire dans les magazines et dans des ouvrages destinés à un public large, ce qu'il fait avec abondance et redondance, rappelant sans cesse cette expérience dont les versions évoluent, passant sous silence certains détails pour raffermir des effets expérimentaux peu avérés (l'établissement de la phobie, l'existence d'une réponse d'évitement, la généralisation de la réponse, le déconditionnement). Il est cantonné à l'écriture mercenaire, avec ses contraintes et ses satisfactions. "J'étais payé pour cela, généreusement payé. J'appris comment écrire pour être lu par le public, et, comme je n'avais plus l'occasion de publier dans des journaux techniques, je ne voyais aucune raison de ne pas aller vers le public avec ma marchandise" (Watson, 1936, p. 281).

Ultérieurement, dans les manuels et les articles sur le behaviorisme, l'expérience sera rarement relatée avec exactitude d'après la version originale. Beaucoup d'articles réécrivent une fin heureuse à l'histoire: celle d'un déconditionnement qui n'eut jamais lieu. Ces comptes-rendus contribuent à diffuser une image révisée et hagiographique de Watson et de son œuvre. De plus, les auteurs s'efforcent de concilier les preuves expérimentales et leurs théories. "Une des raisons pour lesquelles Albert est si connu est qu'il est redécouvert tous les 5 ou 10 ans par un nouveau groupe de psychologues qui le réinterprète pour appuyer leur vision du behaviorisme" (Harris, 1979, p. 155). Or l'étude d'Albert n'apporte pas de preuve convaincante de la validité de la conception générale de Watson sur les émotions. En plus du fait que l'étude s'appuie sur un sujet unique, les stimulus expérimentaux sont insuffisants pour tester l'effet de généralisation, les comptes-rendus des observateurs sont trop subjectifs, et aucune méthode ne permet une évaluation fiable des réponses émotionnelles.

En dehors du cénacle universitaire, Watson (1924, 1926), n'hésite pas à embellir la réalité de ses réalisations expérimentales: les enfants qui ont ser-

vi de sujets à ses expériences sont censés se compter par centaines. Il s'attribue les observations de Mary Cover Jones (1924a et b), qu'il cite de façon liminaire. Néanmoins, il reconnaît parfois le peu de validation empirique de ses conceptions. "Le behavioriste est le premier à admettre qu'il a construit une superstructure théorique fantastique sur les fondations de résultats expérimentaux très maigres. Cependant sa position est la seule qui dispose d'un support expérimental, même maigre" (Watson, 1928, p. 351).

LE BEHAVIORISME APPLIQUÉ AUX ENFANTS

Dans son livre de 1924, "Behaviorism", Watson ne se contente pas de fournir une version popularisée de sa théorie et de ses recherches sur le conditionnement émotionnel des enfants. Il commence à en tirer des conséquences pratiques pour une éducation efficace et rationnelle, et il lui arrive d'appuyer ces principes sur l'observation de deux enfants: Billy et Jimmy, de fait ses deux fils, William, né en 1921, et James, né en 1924.

Il pose, en guise de préalable, le fait que le nourrisson peut subir un traitement très dur sans se briser sous la tension. Mais il faut se méfier des petits bouts d'hommes car ils ont parfois une bonne dose de perversité: "l'enfant apprend rapidement qu'il peut, (par ses cris), contrôler les réponses de la nourrice, des parents et les utilise ensuite comme arme" (1924/1972, p. 88). Les cas où les cris de l'enfant sont justifiés sont bien délimités: "il est normal qu'un enfant pleure s'il a la colique, si une épingle à nourrice le pique, s'il a faim, s'il se prend la tête entre les barreaux de son lit ou tombe entre le matelas et le côté du lit, si un chat le griffe ou s'il se blesse, s'il est assailli par des bruits violents ou s'il perd son équilibre. Mais les cris ne sont justifiables que dans peu d'autres cas; cela prouve que nos méthodes d'éducation défectueuses gâtent le développement émotionnel de l'enfant au fur et à mesure qu'elles le créent." (*ibid.*, p. 127)

Quels sont ces principes d'élevage des enfants ? Il s'agit de lui inculquer des "habitudes sociales" (*ibid.*, p. 130), quelle que soit leur valeur, afin de leur éviter des sanctions. On peut, à loisir, "conditionner l'ensemble du groupe des réponses d'alimentation" (*ibid.*, p. 93) en nourrissant l'enfant à heures fixes. L'acte d'uriner peut être conditionné dès la deuxième semaine (*ibid.*, p. 89). De même en est-il de la défécation: le contact du pot entraîne la réponse attendue (*ibid.*, p. 91). On peut aussi contrarier les gauchers sans dommage si on s'y prend assez tôt et judicieusement (*ibid.*, p. 98).

Watson introduit une subtile distinction entre la punition —vieux système d'éducation impressionniste à proscrire— et le conditionnement, où la réaction négative doit être temporellement proche de l'acte répréhensible. Il s'agit, non pas de châtier, mais d'inculquer des manières d'agir correspondant

aux normes de la famille ou du groupe. “Je suis tout-à-fait convaincu qu’il faut frapper les doigts d’un enfant quand il les met à sa bouche, quand il touche constamment ses organes sexuels, quand il attrape et jette par terre des verres, des assiettes et des plats, quand il ouvre les robinets d’eau et de gaz, etc, pourvu que l’enfant soit pris sur le fait et que les parents puissent administrer la tape immédiatement et de manière tout-à-fait objective exactement comme le behavioriste administre le choc électrique quand il veut construire une réponse négative ou de retrait à un objet donné. (...) Les interdictions seront toujours nécessaires, mais j’espère qu’un jour nous pourrons reconstruire l’environnement de façon à provoquer chez l’enfant et l’adulte des réponses négatives de moins en moins nombreuses.” (*ibid.*, p. 132)

Grâce à son fondement scientifique et à l’éducation, le behaviorisme s’inscrit dans une visée téléologique: il permet de créer un monde meilleur libéré des conventions et de la basse politique. C’est ce que souligne Watson en clôture de son ouvrage. “Je ne demande pas une révolution. Je n’incite pas les individus à chercher le paradis, à y former une colonie, à aller nus et à vivre en communauté. Je ne leur demande pas non plus de se nourrir de racines et d’herbes. Je ne prêche pas “l’amour libre”. J’essaie de vous présenter un stimulus verbal qui progressivement changera le monde s’il est utilisé. Le monde changera si vous élevez vos enfants dans la liberté behavioriste— une liberté que l’on ne peut décrire en mots car nous la connaissons trop peu. Ces enfants, à leur tour, à l’aide de leur meilleure façon de penser et de parler, élèveront leurs enfants d’une manière encore plus scientifique, jusqu’à ce que le monde devienne enfin un lieu humainement habitable.” (*ibid.*, p. 205)

Simultanément, Watson radicalise les implications du behaviorisme. Tant qu’il faisait partie de l’Université, il lui fallait ménager les eugénistes et les héréditaristes, puissants autant parmi ses collègues psychologues que parmi ses alliés biologistes. Rejeté de l’enseignement supérieur et de la recherche, il accentue ses positions environmentalistes. Dans une version de la formulation du behaviorisme publiée dans le *Harpers’ Monthly Magazine* (Watson, 1926), il centre sa critique sur l’innéité et la psychologie des instincts. “Il nous faut explorer le comportement précoce de l’homme pour voir s’il éclaire son comportement futur. De telles différences sont-elles dues à des différences innées dans le comportement, à des différences instinctuelles ou seulement à des différences précoces dans la formation ? ” (p. 298). Pour élucider ces différences, il faut des méthodes objectives: celles de l’observation du comportement des nourrissons afin d’y déterminer la part de l’inné et de l’acquis. Je note attentivement (le) comportement (de nouveau-nés) à la naissance, quelles formes nouvelles de comportement non-appris se développent à intervalles définis après la naissance. J’étudie également comment la formation d’habitudes peut se déclencher chez ces très jeunes enfants et je note les divers facteurs qui ai-

dent à la formation de nouvelles habitudes." (*ibid.*) Mais l'observation du comportement ne suffit pas, la seconde étape consiste à passer au stade de la manipulation. Le principe en est fondamentalement le même chez l'homme et chez l'animal. "Qu'importent les milliers de réactions qu'un être humain ou un animal est capable de manifester, il y aura toujours un stimulus ou un objet dans l'environnement qui suscitera chez eux telle réaction. Notre recherche en laboratoire à l'heure actuelle va dans ce sens: nous voulons mieux connaître les stimulus qui provoquent les réactions. Grâce à des données bien maîtrisées, il est assez simple d'agencer l'environnement, de présenter le groupe nécessaire de stimulus afin que l'homme ou l'animal accomplisse tel acte de son répertoire." (*ibid.*, p. 300) Le conditionnement, quant à lui, se fonde sur l'association entre stimulus et réponse dans un environnement spécifique. "Bien des objets ne peuvent d'emblée servir de stimulus à une forme particulière de réaction. Quelques-uns ne produiront vraisemblablement pas de réaction directement observable. L'individu doit d'abord être *conditionné* à ces stimulus. L'environnement opère le conditionnement. Le processus est assez simple. La seule vue d'une baguette n'amènera pas un jeune à l'esquiver quand il la voit par exemple. Il doit être frappé (stimulus fondamental) avant de chercher à l'éviter. Cependant, si je lui donne un coup fort sur la tête chaque fois qu'il me voit prendre le bâton, il cherchera à l'éviter à l'instant même où il le *verra* (stimulus conditionné) dans ma main. J'ai mis en place une *réponse visuellement conditionnée*. Aucune «association d'idées» n'est impliquée parce que nous pouvons mettre en place des réponses conditionnées analogues dans nos glandes, sur lesquelles nous n'avons aucun «contrôle». Nous pouvons même les mettre en place chez un nouveau-né; nous pouvons les créer chez l'animal, même chez les modestes animaux unicellulaires." (*ibid.*) Ainsi défini, le conditionnement devient le corollaire d'une très grande malléabilité des organismes impliqués. "Tout au long de la vie, les objets qui ne suscitent pas de réaction (c'est-à-dire qui ne sont pas stimulus de certaines réponses) peuvent constamment acquérir cette valeur réactive (devenant des stimulus conditionnés) parce qu'il leur arrive d'être présents lorsqu'un certain stimulus fondamental suscite une réaction de l'organisme. C'est pourquoi tout objet dans le monde peut éveiller une réaction de peur en fonction d'une histoire particulière dans notre passé." (*ibid.*, p. 301). Le dernier stade du processus comportemental est celui du passage au contrôle et à son ancrage précoce. "Pour ensuite contrôler l'individu - pour qu'il se comporte comme la société le spécifie - en le confrontant aux stimulus appropriés, il nous faut avoir une connaissance considérable non seulement quant aux stimulus innés, fondamentaux, mais aussi quant à ceux qui ont été conditionnés. Pour acquérir cette connaissance, il nous faut aller dans le laboratoire et étudier l'individu depuis sa plus tendre enfance." (*ibid.*)

Cette possibilité d'encadrement des conduites humaines n'est encore que contenue en germe par la théorie behaviorale. Les preuves empiriques manquent, mais Watson prévoit une avancée triomphante de sa théorie jusqu'aux applications les plus diversifiées. "Nous espérons par ailleurs atteindre un jour une compétence telle que nous pourrions prendre le pire adulte ayant socialement mal tourné (pourvu qu'il soit biologiquement sain) et le mettre en pièces, psychologiquement parlant, pour lui donner un nouvel ensemble de réactions." (*ibid.*) Cependant l'homme est déjà une pâte figée dans ses habitudes alors qu'en s'intéressant à l'enfant, le problème est attaqué à la base. "Des centaines de bébés ont été observés par les behavioristes, mais malheureusement pas sur une période de temps assez longue pour révéler beaucoup des faits nécessaires. Un matériel riche a cependant été amassé, un matériel qui finira par donner la clef du «contrôle» du comportement humain de l'adulte. Nous pouvons maintenant déterminer avec une certaine précision ce que les nouveau-nés peuvent faire. Nous connaissons les stimulus qui amèneront leurs réponses. Nous avons également une vision de ce qu'un bébé de trois mois, de six mois, de neuf mois, de douze mois peut faire et cela nous donne une vision juste de ce qui est inné ou conditionné dans son comportement." (*ibid.*)

Cet accent mis sur l'environnement de l'enfant et sur son éducation précoce le conduit à faire porter sur la famille l'entière responsabilité des travers de sa progéniture. En effet, tant que le behavioriste, guidé par sa science, n'intervient pas, l'enfant ne peut être qu'un produit bien imparfait, et, quoi que fassent les parents, ils seront toujours dans l'erreur. "La famille peut aujourd'hui être considérée comme un moyen de créer l'enfant à l'image de ses parents. Tel père tel fils, telle mère telle fille, sont plus que des platitudes usées. Ce sont des vérités terrifiantes." (*ibid.*, p. 302)

Nous voyons ainsi Watson affirmer sa position théorique en prenant le contre-pied des orientations de beaucoup de ses contemporains à la période même où les controverses entre les eugénistes et leurs opposants font rage. Néanmoins il ne prend pas part directement dans le débat. Il poursuit la voie qu'il a tracée lui-même dans un relatif isolement. Non content de souligner l'importance des processus d'apprentissage et de conditionnement dans le devenir de l'individu, il en affirme l'exclusivité. "Une conclusion surprenante semble s'imposer à nous à partir de cette étude effectuée sur des enfants dans leur première ou leur deuxième année d'existence: le petit d'homme exécute beaucoup moins d'actes *naturels* (instinctifs) qu'on ne le supposait jusqu'ici. L'autre fait des plus intéressants est qu'il *apprend* à faire des choses, c'est-à-dire qu'il devient conditionné dès le jour où il vient au monde. Les behavioristes sont maintenant enclins à écarter le concept d'instinct dans son entier et à croire que la plupart des réactions complexes observables chez l'enfant sont construites." (*ibid.*, p. 301)

Dans un article paru l'année suivante dans le même magazine, Watson (1927) s'en prend directement aux instincts. Il ne s'agit de rien de moins que de faire sur eux la vérité définitive. Il raille la pluralité des instincts décrits par W. James (1890): escalade, imitation, émulation, rivalité, pugnacité, colère, ressentiment, sympathie, chasse, peur, appropriation, etc. Mais s'adressant aux eugénistes, il emploie des termes bien plus durs. Il tourne en dérision leur prétention à se mêler de la façon dont le conjoint devait être choisi dans le but de produire une race d'hommes supérieurs. "Le' behavioriste se démarque totalement de cette doctrine. «(Il) trouve que l'être humain est à la naissance un morceau très modeste de protoplasme informe, prêt à être modelé par n'importe quelle famille» (p. 230). Il prend le contrepied de l'argumentation héréditariste, soulignant que ce qui est pris comme preuve de l'action de l'hérédité nest en fait que produit de l'environnement et de l'éducation. "Aussi, quand l'évolutionniste expérimental et l'agent des tests mentaux (...) nous racontent que leurs études des familles douées démontrent que les "dons" sont transmis aux enfants avec une plus grande fréquence que ne le laisseraient supposer les lois du hasard, cela fait rire le behavioriste. Il ne voit dans leurs assertions que la preuve parfaite de ses propres théories" (*ibid.*). Il souligne enfin les déviations dangereuses de ces doctrines et leur impact néfaste sur le public. "La croyance dans les instincts et dans l'hérédité des traits mentaux a été renforcée dans la conception populaire par la propagande des eugénistes (...). Cette croyance de l'eugénisme touche de façon ultime à l'accouplement des hommes et des femmes et est plus dangereuse que le bolchevisme." (p. 229) C'est bien l'action de l'environnement qui est déterminante, environnement conçu comme un ensemble spécifique de stimulations, mais non comme le produit d'une culture et d'une histoire. "Placez n'importe quel nouveau-né américain au milieu de la Chine aux soins exclusifs d'une famille chinoise, et il deviendra un chinois parfait, portera une natte, honorera ses ancêtres, mangera avec des baguettes et sassoira sur une natte." (p. 231).

L'inexistence des instincts est attestée par les recherches sur les enfants. Watson en précise le caractère éminemment malléable: le nouveau-né est une masse informe, un matériau brut, secouée de mouvements sans signification, que l'on peut modeler à sa guise. "Ce morceau de protoplasme respire, babille, gazouille, roucoule grâce à ses mécanismes vocaux, agite bras et jambes, bouge ses doigts et ses orteils, pleure, évacue à travers sa peau et d'autres organes les déchets de sa nutrition. En bref, il se *tortille (répond)* quand l'environnement l'*attaque (le stimule)*" (p. 230). "Le'behavioriste" dispose de capacités infinies pour façonner l'être humain. "Sur la base de ses expériences, (il peut) prendre ces contorsions du nouveau-né, les mouvements inorganisés de ses doigts, de ses bras, jambes, pieds et orteils, celles de

son tronc et bâtir avec eux des activités hautement complexes du sport, de l'habileté manuelle (...). (Il peut) prendre les contorsions des muscles de la gorge et les organiser dans des activités hautement organisées que nous appelons parler et chanter (et même, mais oui, penser). (Il peut) prendre les contorsions des entrailles infantiles (...) et les organiser vraiment dans ces réponses émotionnelles complexes que nous appelons peurs, amour et rages. Le behavioriste n'a besoin de rien d'autre pour commencer à construire un être humain que de ces contorsions que tous peuvent voir chez l'enfant nouveau-né. (...) Le matériau est là pleurant pour qu'on lui donne forme. (...) J'ai un respect éternel pour ce que nous pouvons faire avec cette masse de protoplasme traversé de contorsions que nous appelons le nourrisson humain. (...) En bref, la supplique du behavioriste est la suivante: donnez-moi le bébé et le monde dans lequel je pourrai lélever et je le ferai ramper et marcher je le ferai grimper et travailler de ses mains pour construire des bâtiments de pierre ou de bois j'en ferai un voleur, un bandit armé, ou un drogué. La possibilité de le façonner dans quelque direction que ce soit est sans limite." (p. 232-3) Pour le moment, l'action du behavioriste a encore été limitée car il n'a pas eu accès assez tôt à la matière humaine et que sa marge de manœuvre se situe dans une course contre le temps, car, très vite, cette matière se fige. "A la fin de cette seconde année le tempérament de l'enfant est bien déterminé". (p. 230)

LE GUIDE BEHAVIORISTE D'ÉDUCATION DES ENFANTS

Pour accroître directement l'efficacité des méthodes behavioristes d'éducation des enfants, il importait de s'adresser directement aux parents pour les orienter dans leur lourde tâche et agir dès la naissance des enfants. C'est bien l'objectif de "*Psychological care of infant and child*", ce petit guide que Watson publia en collaboration avec sa seconde femme en 1928, dont les principes sont censés s'appuyer sur la doctrine behavioriste, le rejet des instincts et les recherches exposées précédemment. Le couple a alors deux enfants, en dépit de la dédicace du livre: "dédié à la première mère qui élève un enfant heureux". Est-ce à dire que jusqu'à ce que les parents soient éclairés par la science behavioriste, ils étaient incapables de faire le bonheur de leurs enfants ? C'est bien l'intention des auteurs. Ils affirment que l'enfant heureux est extrêmement rare et ils précisent ce qu'ils entendent par là: "un enfant normal, un enfant confortable, qui se tient confortablement autour des adultes" (p. 14). C'est aussi un enfant aguerri, qui ne pleure pas, qui se débrouille tout seul sans solliciter sans cesse les adultes et chercher à capter leur attention; un enfant propre; un enfant qui mange de tout, qui dort dès qu'il est mis au lit. Ils en redonnent une définition à la fin de leur guide: "un

enfant heureux, libre comme l'air, car il a maîtrisé les demandes stupidement simples que la société formule à son égard. Un enfant indépendant. Un enfant sociable. Un enfant original." (p. 150)

Pour parvenir à ce résultat idéal, et combien difficile, toute mère "sérieuse" doit retrousser ses manches et ne pas faiblir devant l'effort, car "nul n'en sait aujourd'hui assez pour élever un enfant" (p. 12). Rien ne doit être laissé au hasard: "le fait d'avoir un enfant devrait être une opération soigneusement préparée". (p. 8) Et cette initiative doit s'appuyer sur une logistique suffisante. "Aucune mère n'a le droit d'avoir un enfant si elle ne peut lui donner une chambre séparée durant les deux premières années de son enfance. De cela, je fais une condition sine qua non." (*ibid.*)

Les travers qui guettent les mères sont de deux ordres. Des milliers de femmes ignorent que "la parenté doit compter au rang des professions" (p. 11). Elle font n'importe quoi, n'importe comment, laissant faire la nature. Ces ignares pensent qu'il suffit que l'enfant soit nourri, abrité et vêtu. Plus nombreuses, et plus dangereuses, sont les mères qui inondent leur enfant d'affection et qui sont à leur dévotion, allant jusqu'à des extrémités répréhensibles: "elle prend l'enfant dans ses bras, l'embrasse et le serre dans ses bras, le berce, le cajole et l'appelle "le petit agneau de sa maman" jusqu'à ce que l'enfant soit malheureux et misérable lorsqu'il n'est plus en contact physique avec sa mère." (p. 14). Sans aucun doute, cet enfant est trop "gâté", comme beaucoup de ses semblables.

Les parents doivent être conscients de leurs responsabilités: le caractère, les conduites de leurs enfants sont le résultat de leur action. Libre à eux d'en faire un individu équilibré ou perturbé. Leur tâche est analogue à celle du forgeron qui, avec ses divers outils, façonne la masse de métal en fusion, sauf qu'on ne peut remettre le travail à l'ouvrage s'il a quelque défaut. Chaque coup s'imprime inexorablement.

Les auteurs renient les méthodes habituelles, les injonctions du type "ne-pas" et la punition. En revanche, ils soulignent le bénéfice de leur méthode d'intervention préférée: taper sur les doigts avec un crayon. Les parents doivent appliquer ce "stimulus" au moment précis où l'acte indésirable apparaît. L'attitude des parents est ici positive: ils sont des instructeurs qui appliquent une "procédure objective expérimentale" (p. 62).

Si les stimulus négatifs que les parents utilisaient jusqu'à présent étaient inadaptés et obsolètes, les stimulus positifs sont, eux, carrément néfastes. Un chapitre entier est donc consacré aux "dangers de l'excès d'amour maternel". L'épouse sevrée d'amour conjugal déverse sans compter son affection sur ses enfants, les couvre de baisers, les caresse, les prend dans les bras, les berce, les fait sauter sur ses genoux. Tout ceci se résume à une banale stimulation de peau propre à provoquer la "réponse d'amour" chez l'en-

fant. Fait d'ailleurs bien connu des nourrices peu scrupuleuses qui n'hésitent pas à caresser le sexe des bébés pour les calmer. De plus, ces méthodes ne sont pas efficaces: elles portent en elles le danger d'invalidisme" (p. 76), détournant l'enfant des activités constructives et du bonheur véritable.

La meilleure solution est de traiter les enfants comme de jeunes adultes et d'abolir toute proximité physique: un mot gentil, un sourire sont des récompenses bien suffisantes. Les parents se doivent de ne pas embrasser leurs enfants ou les prendre sur leurs genoux: ils leur serrent la main mais sont autorisés à leur donner un rapide baiser sur le front, une fois par jour tout au plus, avant le coucher. Le rejet de tout aspect hédoniste dans l'expérience de l'enfant et dans le contact entre l'enfant et l'adulte s'exprime aussi dans la réprobation à l'égard d'un excès de jouets. Par dessus tout, la mère doit apprendre à se tenir éloignée de son enfant une bonne partie de la journée, en particulier au moment du bain et des repas pour éviter un conditionnement par l'amour. L'idéal serait que l'enfant change de nourrice chaque jour. Mais toutes les mères ne peuvent en payer une. Il convient alors de le laisser seul dans la cour une bonne partie de la journée car il faut qu'il apprenne à surmonter les difficultés par lui-même. Pour résister à la tentation de l'affection maternelle, on ne doit jamais en perdre de vue les dangers. "En conclusion, souvenez-vous quand vous serez tentée de cajoler un enfant que l'amour maternel est un dangereux instrument, un instrument qui infligera une blessure inguérissable, une blessure qui fera de l'enfance un cauchemar, qui transformera en naufrage le futur professionnel de votre fils ou votre fille et ses chances de bonheur conjugal." (p. 87)

Après ces considérations générales, les soins de l'enfant sont examinés avec précision, particulièrement cette affaire sérieuse, le bain, dont l'horaire doit être strict et la durée limitée. "Son objectif est de nettoyer l'enfant et non de le distraire" (p. 115), c'est pourquoi les jouets y sont proscrits. Le lavage des organes sexuels ne doit pas susciter l'idée de masturbation chez l'enfant, et enfin, il ne faut jamais baigner deux enfants, de même sexe ou pas, ensemble. Il faut être inflexible lorsque l'enfant est mis au lit, seul dans sa chambre. S'il est autorisé à conserver deux jouets au plus, c'est parce que lorsqu'il joue, il est moins tenté d'explorer son corps. S'il crie, il suffit de vérifier si tout est en ordre, puis on le laisse crier. Une semaine suffira pour que tout rentre dans l'ordre.

L'emploi du temps est une affaire d'importance. Les horaires sont strictement organisés: on réveille l'enfant à 6 h. 30 et on lui donne un jus d'orange. Puis on le laisse jouer une demi-heure; à 7 heures, on l'habille; à 7 h. 30, on lui donne son petit-déjeuner. Après quoi on le place sur le pot. Il est placé dans une pièce ensoleillée pendant que sa mère ou nourrice vaquent à leurs occupations. A dix heures, on le sort. Suivent le déjeuner, la sieste et

les contacts sociaux, aussi strictement minutés. Et ainsi de suite jusqu'au bain, au dîner et au coucher. En dépit de cette organisation, la vigilance ne doit pas faiblir: "la mise en place d'une organisation quotidienne routinière ne règle pas tous les problèmes." (p. 127) Le problème de la propreté est d'importance. Il faut commencer à éduquer les enfants à la propreté à 3-5 semaines en les mettant sur le pot chaque fois qu'on le lève pour le nourrir.

Sucer son pouce est une activité "auto-érotique", égotiste, répréhensible. Pour prévenir cette mauvaise habitude, il convient d'éloigner ses mains chaque fois qu'il les porte à sa bouche, dès la naissance, de placer les mains sous les couvertures ou de lui mettre des moufles sans doigts. Si ces mesures sont inefficaces, on lui mettra des moufles faites dans un tissu de plus en plus rugueux. Sur ce point particulier, on notera que Watson a adouci sa position depuis l'article paru l'année précédente. "L'une des contorsions du nourrisson est de porter ses doigts à sa bouche (beaucoup de petits sucent leurs doigts dès le moment même de leur naissance). Tapez ses doigts avec un crayon dès qu'il les porte à sa bouche, bientôt, la seule vue du crayon en mouvement lui fera retirer sa main, et un peu plus tard, la seule vue de la personne qui le tape habituellement. Cette modification du comportement, nous l'appelons une *réponse conditionnée visuelle*." (Watson, 1927, p. 234)

Une ultime question mérite l'attention: doit-on parler de sexe aux enfants ? Cela doit se faire très tôt sans attendre que les questions soient posées. Les auteurs préconisent la méthode de l'inoculation. En revanche, la masturbation ne saurait être tolérée. Un des moyens de l'empêcher est de faire dormir les enfants avec les mains sur les couvertures. Dormir avec les mains sous les couvertures pour ne pas sucer son pouce ou sur les couvertures pour ne pas se masturber: c'est bien là la question.

Après la publication de ce livre, des générations d'américains se sont efforcés d'élever leurs enfants selon les principes behavioristes. Les moins acharnés ne furent pas les Watson eux-mêmes. Dépourvus de sujets expérimentaux, ils pouvaient exercer leur science sur leur propre progéniture. Nous disposons d'un témoignage du cadet, James, né en 1924. Il insiste sur les effets néfastes de l'éducation comportementale. "Je pense avec quelque tristesse à mon éducation, non pas tellement à propos de mon enfance elle-même, mais plutôt à propos des effets des principes behavioristes avec lesquels j'ai été élevé jusqu'à l'âge adulte" (James Watson, in Hannush, 1987, p. 137). "Enfants, nous n'étions jamais embrassés ni tenus dans les bras. Nous n'avions aucune démonstration de proximité émotionnelle" (p. 137-8). "Je pense que (ma mère) était sur ses gardes c'était probablement une bonne étudiante de Père, elle contrôlait par conséquent tous les instincts maternels qu'elle aurait pu avoir" (p. 138). "Il avait un grand mépris envers la démonstration d'affection, central dans sa théorie d'éducation des enfants.

Ce thème se reportait sur ses conceptions de la sexualité, qui ont été largement publiées et qui selon mon opinion ont engendré un grand traumatisme dans ma génération.” (*ibid.*) “Il n’y avait pas de jouet dans la baignoire ni aucun jouet à câliner, et il n’y avait jamais aucune veilleuse... (Père) était farouchement opposé à l’allaitement au sein des enfants” (p. 140). Cette éducation dépourvue de chaleur et de sensualité faisait paradoxalement une place excessive à la sexualité, étouffant dans l’œuf toute demande et toute découverte à son sujet, brûlant les étapes au point d’en devenir incompréhensible. “Aussi bien mon père que ma mère commencèrent à nous instruire à propos du sexe à partir du jour où nous étions assez âgés pour comprendre, même à peine, ce qu’ils disaient. Cela ne signifiait pas grand-chose pour nous à ce moment, mais rétrospectivement, je crois que l’éducation vint trop tôt et trop souvent” (p. 140). “Père croyait à l’éducation sexuelle précoce. Très tôt, nous avons été amenés à savoir que le sexe était un phénomène humain naturel et ne devait pas être caché. Il croyait que la sexualité devait être encouragée ouvertement et que ses conséquences à propos de la grossesse, des maladies vénériennes, et de l’inconfort social devaient être gérées de front”. (p. 150)

Nous sommes loin de la félicité behavioriste tant prônée et qui trouve son achèvement dans une utopie décrite par Watson dans un article de 1929, où il va jusqu’au bout de la logique de ses préceptes en posant cette question centrale “un enfant devrait-il avoir plus d’une mère ?” Le lecteur qui nous a accordé quelque attention en connaît déjà la réponse positive. Précisons-en les modalités.

Watson développe une vision d’un pays behavioriste composé de 260 unités monogames de maris et femmes. Chaque couple, aidé par un assistant entraîné scientifiquement prend soin de trois enfants. Mais aucun couple ne connaît la véritable identité de leur enfants biologiques. Les enfants, jusqu’à l’âge de 20 ans, où ils sont propulsés dans le vaste monde, tournent entre les couples de parents de sorte qu’ils séjournent quatre semaines dans chaque foyer. Fuyant la politique, la philosophie, l’histoire et la tradition, les membres de l’utopie sont à la poursuite du “bonheur behavioriste”, grâce à l’expérimentation. Nul besoin d’État, de Droit, de religion car les comportements sont façonnés à travers l’expérimentation. Dans cette société bien ordonnée, les hommes occupent leurs heures d’activité à travailler dur et de bon cœur et les femmes vaquent aux tâches ménagères. L’utopie est régulée par des spécialistes, des “médecins behavioristes” qui prennent en charge préventivement à la fois les aspects médicaux et psychologiques: ils corrigent les désordres de comportement, décident des euthanasies et traitent la folie. Mais le plus important dans cette société est l’éducation des enfants. Ces spécialistes suivent les mères de très près. L’environnement éducatif est conçu de façon à conditionner

les habitudes émotionnelles et les dispositions. Des périscopes permettent d'observer les enfants sans intervention intrusive. Telle est la société radieuse de géniteurs anonymes et objectifs et d'enfants élevés scientifiquement dont Watson rêve.

CONCLUSION

Avec l'éducation des enfants, Watson utilise la même stratégie que celle qui l'a mené à la formulation du behaviorisme: il se réapproprie des notions déjà existantes en forçant sur une rhétorique assertive (G. Paicheler, 1992) qui confine ici à la rage de convaincre et à l'énergie du désespoir. Comme il ne dispose plus de tribunes et de position universitaires, ses positions théoriques stagnent et il ne peut pas parvenir à une mise en œuvre expérimentale convaincante, alors même que l'applicabilité était au fondement de ses théories. S'intéresser aux enfants, écrire sur eux, était une manière de rester en contact avec un large public.

Il faut faire la part des innovations que Watson affirme apporter dans l'éducation des enfants. La "puériculture" était déjà devenue une discipline autonome dès la fin du XIX^{ème} siècle, sur des fondements semblables à ceux que défendaient Watson: substituer à l'impressionisme, l'obscurantisme et l'archaïsme de l'éducation traditionnelle un véritable projet scientifique, c'est-à-dire remplacer l'autorité traditionnelle de la famille par une autorité rationnelle fondée sur un savoir. La diffusion de la puériculture participe ainsi d'un vaste projet: "régler tous les actes de la vie, y compris les plus intimes et les plus privés qui s'accomplissent à l'intérieur de la maison" (Boltanski, 1977, p. 15).

Il est indéniable que Watson emprunte beaucoup aux traités écrits avant les siens et largement diffusés. Par exemple, la convergence entre les traités français de puériculture et les principes behavioristes est frappante. Ainsi, en 1904, Mme Sevrette, dans un ouvrage intitulé "la jeune ménagère", donne des conseils très précis sur l'organisation de la journée à une ouvrière ignorante: "A son réveil, vers six heures, je la retirais de son berceau, j'enlevais le linge qu'elle avait sali la nuit ... et je la reposais dans son petit lit. Elle me laissait tranquille une heure ou deux. J'employais ce temps à faire mon ménage; vers huit heures, j'entreprenais la grande toilette ... je la laissais dans le bain cinq minutes ... et après un premier biberon, ... je la remettais au lit ...)" (cité dans Boltanski, *op. cit.*, p. 181). De même, dans son "traité de l'allaitement", le Professeur Marfan énonce que "c'est tout un art difficile, exigeant des connaissances multiples, que d'élever un enfant" (*ibid.*, p. 35). Il ne s'agit pas seulement d'exécuter les tâches qu'exigent les soins de l'enfant en se référant à l'autorité supérieure de la science, c'est tout son avenir qui est en jeu car un enfant bien

éduqué deviendra un adulte au meilleur de son rendement. Toute une vision du monde est impliquée dans le simple fait de réveiller un nourrisson à heures fixes pour lui donner à manger. Dès la fin du siècle dernier, cette conduite est censée s'appuyer sur des études de la digestion. Mais surtout, en ne répondant pas au désir de l'enfant, en lui refusant un plaisir immédiat, on agit au nom d'un intérêt supérieur: inculquer le respect de l'ordre et de l'horaire, en bref, la discipline, la soumission aux règles. "Ces règles mettent l'accent sur la proximité dans laquelle se trouve l'esprit' du bébé et celui de l'homme fait, (...) l'enfant n'étant psychologiquement qu'un adulte en réduction" (*ibid.* p. 125). Là encore, la convergence entre ces préceptes et ceux de Watson est totale.

La rigidité de l'éducation à la "propreté", au comportement alimentaire, atteint son point extrême dans les membres des classes moyennes, surtout ceux en ascension sociale comme l'était Watson, issu d'un milieu très modeste car le danger de retomber dans les travers et l'état débridé du milieu d'origine est toujours présent, d'où la nécessité de garde-fous, d'encadrement très strict. Cette situation contrainte amène à la recherche effrénée de contraintes, car l'habitus de la classe d'origine est toujours là qui sommeille et menace de démasquer l'imposteur. Elle permet d'expliquer pourquoi le fils de Watson caractérise paradoxalement son père à la fois de rebelle et de sur-conformiste (in Hannush, 1987). L'alliance inhabituelle de ces deux traits peut aussi définir l'universitaire qu'était Watson, tout à la fois prudent dans le long processus qui le conduit à la publication de son manifeste et iconoclaste dans sa formulation (Paicheler, 1992). Sa fragilité sociale et institutionnelle jointe à sa combativité scientifique contribue à nous faire comprendre pourquoi ses censeurs ont montré tant de sévérité à son égard et mis un terme brutal à sa carrière universitaire, se saisissant d'un prétexte qui selon tout vraisemblance, ne devait pas conduire immanquablement à la mise à pied.

RÉFÉRENCES

- Boltanski L. (1977). *Prime éducation et morale de classe*, Paris: Mouton Editions de l'E.H.E.S.S..
- James, W. (1890). *Principles of Psychology*, vol. 1. New York: Holt.
- Hannush M.J. (1987). John B. Watson remembered: an interview with James B. Watson. *Journal of the History of the Behavioral Sciences*. 23, 137-152.
- Harris B. (1979). Whatever Happened to Little Albert? *American Psychologist*. 34. 151-60.
- O'donnell J. M. (1985). *The origins of behaviorism.. American Psychology, 1870-1920*. New York. London. New York University Press.
- Paicheler G. (1992). *L'invention de la psychologie moderne*, Paris: L'Harmattan.
- Watson J. B.(1913). Psychology as the behaviorist views it. *Psychological Review*. 20, 158-77.

- Watson J.B. (1916a). Behavior and the concept of mental disorders, *Journal of Philosophy*, 13, 589-597.
- Watson J.B.(1916b). The psychology of wish fulfillment. *Scientific Monthly*, 3, 479-487.
- Watson J. B. (1916c). The place of conditioned reflex in psychology. *Psychological Review*. 23. 89-116. Reproduit dans E.S. Hilgard (Ed.) *American Psychology in Historical Perspective: Addresses of the Presidents of the American Psychological Association. 1892-1977*. A.P.A. Inc. 1978. 139-161.
- Watson J.B. (1919). A schematic outline of emotions, *Psychological Review*, 26, 165-196.
- Watson J.B. (1924). *Behaviorism*. New York. People's Institute. (Traduction française par Simone Deflandre) *Le behaviorisme*. Paris, C.E.P.L., 1972.
- Watson J.B. (1925a). What the nursery has to say about instincts. *Pedagogical Seminary*, 32, 293-327.
- Watson J.B. (1925b). Experimental studies on the growth of the emotions. *Pedagogical Seminary*, 32, 328-348.
- Watson J.B. (1925c). Recent experiments on how we lose and change our emotions, *Pedagogical Seminary*, 32, 349-371.
- Watson J.B. (1926). What is behaviorism ? *Harper's Monthly Magazine*, 152. 725-729. Traduction française dans: Paicheler G. (1992), *L'invention de la psychologie moderne*, Paris: L'Harmattan. (297-302)
- Watson J.B. (1927). The behaviorist look at instincts. *Harpers' Monthly Magazine*. 155. 228-35.
- Watson J. B. (1928) (en coll. avec WATSON R.R.) *Psychological care of the infant and child*. New York. Norton.
- Watson J.B. (1929). Should a child have more than one mother ? *Liberty Magazine*. 31-35.
- Watson J.B.(1936). John Broadus Watson. Murchison C. (Ed.) *A history of Psychology in autobiography*. Vol. 3. Worcester, Mass. Clark University Press. 271-281.
- Watson J.B., (1972). *Le behaviorisme* (traduit de l'anglo-américain par Simone Deflandre). Paris: Les classiques de la psychologie.
- Watson J. B. & Morgan J.J.B. (1917). Emotional reaction and psychological experimentation. *American Journal of Psychology*. 28. 163-74.
- Watson J. B. & Rayner R. (1920). Conditioned emotional reactions. *Journal of Experimental Psychology*. 3. 1-14.
- Watson J. B. & Watson R.R., (1921). Studies in infant psychology. *Scientific Monthly*. 13. 493-515.

Résumé

La dernière publication de Watson dans un cadre universitaire date de 1920. Elle a trait au conditionnement de la peur chez un jeune enfant, le petit Albert. Partant de cette expérimentation, cet article se fonde sur les publications de Watson après 1920, principalement des livres et des articles de revue destinés au grand public, dans lesquelles il s'efforce de démontrer les possibilités d'application de la théorie behavioriste, notamment à l'éducation des enfants. Pour ce faire, il s'approprie des notions déjà présentes dans les ouvrages de puériculture de son époque, et qu'il enrobe d'une rhétorique assertive. Il s'agit pour Watson de substituer à l'obscurantisme de l'éducation traditionnelle un véritable projet scientifique. L'autorité traditionnelle

de la famille est ainsi remplacée par une autorité rationnelle fondée sur un savoir. Il s'agit enfin, en opérant sur cette pâte malléable qu'est le bébé, d'inculquer le respect de l'ordre et la soumission aux règles, valeurs d'une classe moyenne pénétrée de l'universalité de sa vision du monde.

Abstract

The last work published by Watson as an academic is dated 1920. It deals with the conditioning of fear in a young child, little Albert. Starting with that single case experiment, the present paper is based on Watson's publications after 1920, consisting mainly in books and journal papers written for a lay readership, in which he attempted to demonstrate the potential applications of the behaviorist theory, especially to child education. To that aim, he made his own concepts already familiar in numerous publications on child rearing in his days, which he coated with assertive rhetorics. Watson was concerned with substituting a truly scientific project to the obscurantism of traditional education. Traditional parental authority was to be replaced by a rational authority based on scientific knowledge. By shaping the malleable clay which the baby is at birth, one would inculcate respect for order and obedience to rules, typical values of the middle class, confident in the universality of its world view.